

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 16 (1878)
Heft: 41 [i.e. 42]

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184872>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

chemin de droite ou celui de gauche, il s'est décidé à prendre... un verre.

3 heures. — M. Gambetta s'étant mis en manche lui-même, joue aux quilles avec de simples citoyens. A chaque coup, il abat au moins neuf quilles.

4 heures. — M. Gambetta ayant payé la consommation, quoiqu'il ait gagné la partie, un cabaretier d'Yverdon qualifie ce procédé de manœuvre électrale.

Samedi. — M. Gambetta est parti ce matin pour Brieg. Il vient d'arriver à Grenoble.

Dimanche. — On a entièrement perdu les traces de M. Gambetta. On croit qu'il se cache pour qu'on ne s'occupe plus de ses faits et gestes. Un paysan du Gros-de-Vaud prétend qu'il a raison.



Le chroniqueur du *Sport* raconte l'amusante petite historiette ci-après, qui se serait passée dans une ville thermale du midi de la France :

Un personnage très connu, très sympathique, en déplacement à la station de bains en question, y a amené un joli chien de chambre qui s'appelle Fabio et trouve plaisir de livrer le nom du susdit quadrupède à la liste des étrangers. On y lit : « M. Fabio, rentier. »

Or, depuis le moment où le king-charles a ainsi acquis un état civil tout à fait imprévu, il n'y a guère de jour où il n'arrive quelque lettre à son adresse. Tantôt c'est l'offre d'un marchand de vins du Beaujolais, qui aspire à l'honneur de le servir de ses bonnes années ; tantôt c'est sa part dans une souscription de bienfaisance qu'on lui demande. Un pauvre curé, plein de confiance en la liste, a écrit à M. Fabio, rentier, pour qu'il l'aïdât de quelques largesses à réparer son clocher.

Mais le plus burlesque incident, c'est une Espagnole, veuve ou abandonnée d'un perfide, qui écrit au rentier quelque chose comme ceci : « Enfin, la liste des étrangers arrivés à X... m'apprend où tu es, infâme ! laisse-moi aller te rejoindre, mon adoré !... » et ainsi de suite pendant quatre pages. Notez que la lettre est signée et que l'ardente Espagnole donne soigneusement l'adresse où elle attend, toute palpitante, une réponse qu'elle déclare devoir être pour elle la vie ou la mort.

Le maître du quadrupède, voulant charitalement mettre fin à une erreur délirante et cruelle, a coupé au plus touffu du dos d'ébène du king-charles une boucle soyeuse qu'il a insérée dans une enveloppe à l'adresse indiquée. La pauvre Espagnole aura-t-elle compris ?...



Duè z'histoirès de canaris d'éboitons.

Onna né que y'avai danse ào cabaret dè coumon, ion dái vòlets ào gros Louis avai prái 'na féderala à ne pas pi poái derè *papet*, et qu'on n'a jamé su coumeint l'a pu s'allâ reduirè. Dévessai allâ cutsi à l'étrablio ài tsévaux, avoué son camerado ; mà ellia

né quie, ne sut pas trovâ la porta, et s'einfatà, sein lo savâi, dein lè z'éboitons, iô s'étaise découté on gros rodzo à pâi refregnus. Tandi la né, ne sé pas se lo gaillâ, ein sè revereint su la paille, gravavè ào caion dè drumi, mà tantiâ que la bête grognivè, que cein reveillâ à maiti lo vòlet et que cein l'ein-grindzâ.

— « Câise-tè ! » que fe, po cein que crayâi que l'étai son comerado.

Mâ cé nové camerado ne coudessâi pas l'oûrè et remâofavè adé.

— « Câise-tè, tè dio ! que fe onco lo vòlet tot ein colère ; y'a prâo grand temps que te m'eimbété quie ; et se te ne botsè pas tot lo drâi, mè rrâodzâi se tè fotto pas avau lo lhi ! »

Vaïtsé l'autra dè clîao z'histoirès :

L'étai ào camp dâi truffès. Dou sordats dè pè Dzenêva ne poivont pas sâidrè la compagni, po cein que l'étai dè clîao signolets dè vela qu'ont prâo fooce pè lo mor, mà pou pè lè pî. L'étiont pè Mâodon, iô y'avai justameint lo monnâi dè Luceins qu'einmenâvè on caion su son tsai. Clîao sordats lâi démandiront à montâ, mà n'iavai que 'na pliace su lo banc à coté dè li, et ion dè clîao lulus lâi monté. L'autro que ne poivè pas einnant po cein que l'avai dái cassins pè dézo lè pî, l'amâ mî montâ vai lo caion què dè trainâ la savata pe grand temps, et coumeint l'avai on pou trinquottâ, coumeincâ bintout à dondâ, s'étaise su la paille et fut bintout adrâi eindroumâ. Quand l'est que passiront su lo pont dâi treizè cantons, onna sécosa dâo tsai que crotsâ onna bouenna, reveillâ lo *dieumedane* ; mà ne sè rappelâvavè pas iô l'irè et tot ein bâilleint et ein allondzeint lè tsambès et lè brés, sa man sè pousè su lo mor dâo caion et li que crayâi que l'étai la tête dè l'autro sordat, lâi fâ :

— Dis donc, cameh'ade ! tu as perdu ton shako.



Nous empruntons à la chronique anglaise de la *Bibliothèque Universelle* les curieux détails qui suivent :

Le public d'aujourd'hui a une foi aveugle aux chiffres. Les arrêts de la statistique sont pour lui sans appel. Sans être du nombre des sceptiques qui dénigrent de parti pris cette science toute moderne, je dois avouer que je n'y ai pourtant pas une entière confiance, depuis que le hasard m'a permis d'assister à la confection d'un relevé officiel. Il s'agissait de recenser les habitants, le bétail et les volailles d'un district. L'employé chargé de centraliser les renseignements éprouvait une certaine peine à faire concorder ses chiffres. Pour trancher la difficulté, il avait pris le parti de faire porter toutes les différences sur la colonne des oies et sur celle des femmes. Il changeait les oies en femmes et les femmes en oies, jusqu'à ce qu'il eût son *total égal*. La tranquillité avec laquelle il procédait à cette opération était d'autant plus frappante, qu'il était d'habitude la conscience même. A présent que le lecteur est prévenu, je vais lui mettre sous les yeux des chiffres et des détails empruntés à des rapports officiels.

La poste anglaise a transporté pendant un exercice de quinze mois 1 018 955 200 lettres (31 par tête d'habitant), 92 935 700 cartes-poste, 125 065 800 journaux, 173 724 200 imprimés autres que des journaux. Elle possède 13 447 bureaux, desservis par 45 024 employés, dont 5 500 sont attachés au grand bureau central de Londres.

L'énumération des objets que la poste a découverts dans les plis des journaux, cachés par des expéditeurs peu scrupuleux, qui espéraient les faire passer en fraude sans payer de port, est longue et extraordinairement variée. On y voit figurer du tabac, des cigares, des faux-cols, des bas, des mouchoirs, des gants, des fleurs, des échantillons, de l'argent, des sermons manuscrits. Parmi les objets jetés à la boîte comme *lettres*, et que l'administration a complaisamment transportés à leur destination, on remarque des dents et des yeux artificiels, des perruques, du gibier, du poisson, des fruits et des légumes, des instruments de musique, des sangsues, des grenouilles, des lézards, une souris, des serpents. L'un de ces derniers s'échappa en route de sa boîte, et comme personne ne vint le réclamer, la poste en fit cadeau au jardin zoologique. La souris fut expédiée d'Angleterre en France; on a su qu'elle était arrivée en bonne santé. Une superbe grenouille géante et deux lézards, envoyés d'Amérique dans des paquets, débarquèrent à Liverpool en parfait état.

Le chapitre relatif à la négligence du public est également très long. Durant le même exercice de quinze mois, il a été ramassé dans les boîtes 33 100 lettres sans aucune adresse, dont 832 contenaient de l'argent ou des valeurs formant une somme de 139 000 francs en chiffres ronds. Une lettre renfermant 75 000 fr. en billets de banque fut jetée à la poste complètement ouverte. Le nombre des timbres mal collés que les facteurs recueillent au fond des boîtes est considérable. Je passe sur les affranchissements insuffisants et autres menus détails, pour arriver à un autre rapport, celui de la police métropolitaine.

La police de Londres était autrefois placée dans les attributions de l'administration municipale. Depuis 1830, elle relève directement du ministère de l'intérieur. Elle se compose de 10 268 agents, en comptant ceux qui sont consacrés à la surveillance de divers établissements publics ou privés. Le rapport du directeur constate une augmentation annuelle dans le nombre des personnes arrêtées. Libre à chacun d'en tirer les conclusions qu'il lui plaira, d'applaudir au perfectionnement des moyens de surveillance ou de déplorer les progrès du crime. Le chiffre des arrestations est actuellement d'environ 80 000, dont un tiers pour délits d'ivresse ou de tapage. Les délits contre la propriété entrent pour une proportion imposante dans les deux autres tiers. Il faut dire que les habitants de Londres semblent prendre à tâche, par leur négligence, d'encourager les voleurs. On sait que nos maisons n'ont pas de portiers. Une des principales occupations des agents de police est de vérifier, le soir, si les habitants, en rentrant, ont fermé leurs portes et leurs fenêtres. En une seule année ils ont trouvé 8 530 fenêtres et 16 789 portes restées ouvertes pendant la nuit. Les fonctions de ces hommes sont loin d'être sans dangers. Ils sont l'objet d'agressions fréquentes, et chaque saison, un certain nombre d'entre eux sont blessés parfois grièvement.



Voici, d'après l'*Art musical*, quelques pensées d'un vieux contrebassiste qui avait passé une partie de sa vie à faire de la musique avec des amateurs :

L'amateur le moins dangereux c'est le *pianiste*, parce qu'il ne peut porter son instrument avec lui.

Le plus abondant, c'est le *flûtiste*. Ce joli tube tient si peu de place dans une poche.

Le plus rare, c'est le *hautbois*, heureusement.

La *clarinette* nous donne quelques soucis.

Le *piston* se supporte.

La *contrebasse* est sans danger.

Les *chanteurs* sont peu redoutables, tant qu'ils ne savent rien. Mais quand ils ont pris des leçons, c'est une peste! car alors ils se croient tout permis.

Le bourreau, l'assassin, le vampire, c'est le *vioniste*. Celui-là est sans pitié. Fier de porter sa

boîte sous le bras, il la promène partout; il couche avec. Il grince en tout temps, à toute heure, et ne respecte pas même le repos des voisins. Pourtant, — chose horrible! — plus il râcle, plus mal il râcle!

Nous autres, après dîner, nous n'aimons pas à faire de la musique. Au contraire, c'est le moment préféré de l'amateur; c'est un être étrange!

L'amateur, voyez-vous, je m'en suis convaincu, dans les sociétés philharmoniques, c'est comme un mauvais fusil: ça rate ou ça vous éclate dans les mains.

Bref, ce qu'il y a de meilleur chez l'amateur, c'est sa cuisine et sa cave!

Notes d'un touriste

au rassemblement de troupes de 1878.

(Suite.)

Le joli village de Neueneck regorge de troupes, de canons et de voitures. Aucun désordre cependant. Les corps se débrouillent et rejoignent leurs cantonnements.

Nous dinons à l'Ours. Encore l'Ours! toujours lui, lui partout! Mädelis en état de supporter la comparaison avec celles de Laupen.

Dans la salle à manger, à la place d'honneur, une aquarelle du siècle dernier qui prétend représenter la bataille du 5 mars 1798. La cavalerie française, en vert, charge, dans le lit même de la Singine, les dragons bernois, en rouge; sur le pont, une vive attaque à la bayonnette où les assaillants, en bleu, serrés les uns sur les autres comme des anchois, semblent pouvoir ne faire de mal qu'à eux-mêmes. L'artillerie suisse, proprement rangée sous les pompiers, canonne les nuages. Des bombes d'un calibre invraisemblable décrivent leur orbite enflammée et font concurrence à la lune qui contemple bien plus qu'elle n'éclaire ce spectacle émouvant.

Je marchande ce morceau d'histoire nationale, mais je suis repoussé avec quelque hauteur et je dois me borner à constater les profondes différences qui existent décidément entre la tactique d'alors et celle d'aujourd'hui.

Une batterie est cantonnée dans la partie fribourgeoise de Neueneck. Le vin n'y est pas bon, tandis qu'à deux pas sur territoire bernois, à l'Etoile, un Lavaux authentique pétille dans les verres. Aussitôt un canonnier, muni d'un panier, court chercher huit bouteilles de la précieuse liqueur. Ses camarades altérés l'attendent sur la berge et déjà... se forgent une félicité qui les fait pleurer de tendresse quand tout à coup se dresse sur le pont l'ombre imposante d'un gendarme qui, au nom du droit d'ohmgeld, s'apprête à verbaliser. Le messager ne perd pas la tête, ne lâche rien et tourne sur ses talons. Ses camarades vont le rejoindre sur la rive bernoise et au nez et barbe de la souveraineté cantonale ombragée, ils vident leurs quatre pots de Dézaley qui, pour cette fois-ci, ne paieront pas un sou à M. de Weck.